

n'était pas loin, il songea à moi. Il se dit que peut-être un jour il me serait donné d'embrasser ma mère. Je connaissais tous les détails de mon abandon. Il me les avait racontés bien des fois. Ces détails, il voulut leur donner en quelque sorte une consécration. Il fit appeler le maire du village où je fus élevé. Tout le monde me croyait le fils de Gironde, le frère d'Aimée. Mon père adoptif dicta au maire tout ce qu'il pouvait révéler sur moi. Le maire écrivit ; mon père signa ; le maire mit également sa signature. Et il crut devoir apposer à côté de la signature le cachet de la mairie." Et Pierre Gironde, votre fils, madame, ajouta avec un sourire d'une tristesse qui eût tiré des larmes : "Je n'ai pas d'autre preuve d'identité !"

Patoche se leva et la main appuyée contre son cœur :

—Si vous croyez maintenant, madame, que cela suffit pour vous prouver que vraiment Pierre Gironde est l'enfant abandonné dans la forêt, dites un mot et je vous l'amènerai quand vous voudrez, ou, si vous craignez sa présence auprès de vous, en cet hôtel, rien ne vous sera plus facile que de vous rencontrer avec lui chez moi, rue Saint-Honoré. Si vous êtes persuadée, au contraire, que je suis un imposteur, je n'ai plus qu'à me retirer, madame ; je me retirerai navré, mais j'emporterai du moins, avec la satisfaction d'avoir fait mon devoir, l'assurance que vous vous préoccupez peu de ce fils perdu ; que sa découverte vous créerait des ennuis que vous voulez éviter et qu'ensomme le meilleur moyen pour vous de continuer à vivre heureuse, c'est encore de laisser au hasard, qui a si bien fait les choses jusqu'aujourd'hui, le soin de veiller sur Gironde. Vous ne connaîtrez alors jamais ce pauvre enfant et lui ne connaîtra jamais la mère à laquelle il a tant rêvé.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, avec élan, ne croyez pas que je sois mauvaise mère. Il ne s'est pas passé un jour de ma vie sans que j'aie pensé à cet enfant perdu. Pas un jour, je le jure, sans que je fusse effrayée des misères qui avaient accompagné sa vie, s'il était vivant. Je l'aime, ce fils inconnu de toute l'ardeur de ma tendresse maternelle. Oh ! monsieur, ne vous offensez pas de ce que je vous ai dit, des demandes que je vous ai faites. N'était-ce pas tout naturel ? Je n'ai pas eu peur d'être trompée par vous, mais vous pouviez être trompé vous-même. De là mes hésitations.

—Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, madame.

Et Marguerite, les joues animées, les yeux brillant de larmes :

—Mon fils, mon fils perdu. Je vais le revoir ! Toi après qui j'ai tant soupigné, qui as manqué à ma vie, souvenir vivant de mon enfance. Toi qui sans doute est le portrait de Julien, tu n'es pas mort. Je te reverrai. Mon fils. Mon fils. Ah ! monsieur, ce serait mal de méconnaître ma tendresse pour lui. Je ne me dissimule pas que cet enfant est un danger pour moi puisque mon mari ignore ce secret de mon passé, mais peu importe. Dieu protège les mères. Depuis plus de vingt ans, ce fils est sevré des caresses de la sienne, que ferai-je bien pour qu'il oublie ? Certes, j'aime mon fils Bernard et ma fille Bernerette si tendres tous deux et si doux, mais je me sens toute troublée à la pensée de revoir cet autre, abandonné et malheureux. Il me semble que je n'ai jamais été mère, que je le deviens pour la première fois ! mon fils ! mon fils ! et il pensait à moi, dites-vous, monsieur, sans me connaître ? Il vous parlait de sa mère ? Il l'aime ! ah ! comme son pauvre cœur doit être ulcéré, et comme il a dû souffrir en voyant, autour de lui, les autres petits sous les baisers de leurs mères !

—Oui, madame, il vous adore, et il sera pour vous une source nouvelle de bonheur, n'en doutez pas.

—Quand le verrai-je ?

—Dès que vous le désirerez, madame.

—Demain, je ne suis pas libre.

—Après-demain, à deux heures, si vous le voulez.

—Irai-je chez vous ?

—Ce serait, à mon avis, plus prudent.

—Soit donc, votre adresse ?

—Vous l'avez sur ma carte.

—Après-demain donc ?

—Après-demain !

Patoche sortit. Et Marguerite infiniment troublée rentra chez elle, tomba sur une chaise, se répétant : "J'ai retrouvé mon fils perdu !" Et abîmée dans sa rêverie, elle pleurait doucement.

## VII

Ne laissons rien au hasard, s'était dit Patoche en sortant de chez Mme de Cheverny.

Et il avait couru chez Moriani, rue de Courcelles. Il trouva le jeune homme chez lui. Patoche lui tendit la main en souriant. Moriani ne la prit pas. L'homme d'affaires ne s'en offensa point. Et avec un grand air de bonté :

—Mon fils, je désire que tu me donnes deux renseignements.

—Que voulez-vous savoir ?

—Le nom du village où habitait Pierre Gironde, le vrai, celui dont tu as pris le nom, avant de venir être apprenti à Paris.

—Boncourt, dans l'Indre.

—Boncourt se dit Patoche en se frappant le front. J'y ai vendu une propriété dans le temps. Et j'y ai vu le maire, à plusieurs reprises. Comme cela tombe.

—Le maire s'appelle Matoret, dit Moriani. J'ai trouvé son nom dans les papiers de Gironde après sa mort.

—Matoret, c'est cela même. Dis-moi, Pierre Gironde, le vrai, et sa sœur, étaient-ils nés à Boncourt ?

—Non.

—De mieux en mieux. Je ne veux pas en savoir d'avantage.

—Pourquoi ces questions ?

—Je te le dirai demain ; après demain je t'invite à venir déjeuner avec moi, rue Saint-Honoré ; à midi précis, n'est-ce pas, mon garçon ? Sois exact, car à deux heures Mme de Cheveny viendra te serrer sur son cœur.

Et comme Moriani, pâlisant tout à coup, ne retenait pas un geste de désespoir, la figure de Patoche changea, quitta son air bonhomme. Les traits semblèrent se tendre, se creuser. Les yeux lancèrent un regard d'une cruauté froide. Il y eut sur tout cela je ne sais quoi d'implacable.

—Moriani, j'ai l'œil sur toi. Je te tiens. Pas de faiblesse. Je te jure que si tu me trahis, je ne te manquerai pas !

Et il sortit sur ce mot. Rentré chez lui, il se mit en devoir de préparer les papiers qui devaient prouver l'identité de Pierre Gironde. Parmi ses dossiers, il retrouva facilement l'écriture de Matoret, le maire de Boncourt, des pièces émanant de la mairie, et où se trouvait même le cachet communal. Il retrouva même une lettre écrite par lui quelques mois plus tard à Matoret et qui lui avait été retournée par la poste, Matoret étant mort dans l'intervalle.

—Je suis vraiment servi, par le hasard murmura le gredin.

Et il se mit en devoir de composer, en imitant l'écriture de Matoret, une grosse écriture tremblée d'homme qui tient plus souvent la charrue que la plume, une déclaration où le père Gironde racontait l'histoire de l'abandon de l'enfant dans les broussailles couvertes de neige de la forêt de Russy. Après quoi il signa le nom de Matoret et le nom de Gironde. Il ne lui manquait, pour donner à cette pièce toute sa vraisemblance, que le cachet de la mairie. Patoche n'était pas embarrassé pour si peu. Il commanda le cachet ce jour même chez un fabricant de la rue de Provence et le lendemain soir on le lui apportait. Un très beau cachet à l'encre noire, large comme une pièce de cinq francs en argent, s'était bientôt près de la signature de Matoret, lui offrant sa consécration officielle.

—Maintenant je suis prêt, dit-il.

La matinée du lendemain lui parut très longue. Il attendit Pierre Gironde avec impatience. Gironde fut exact. A midi, il sonnait et entra. En déjeunant, Patoche lui rendit compte de ce qu'il avait fait, lui montra les papiers signés de Matoret et du père Gironde, enfin lui fit la leçon de manière à ce que Moriani n'hésitât pas. L'autre écoutait d'un air sombre, mangeant du bout des dents. Evidemment, il répugnait à cette comédie. Il fut pris d'un tressaillement si violent, au coup de sonnette qui

annonçait la comtesse, que Patoche lui glissa à l'oreille :

—Songe aux travaux forcés, mon garçon, songes-y bien !

Et Marguerite entrant ne trouva plus devant elle que les deux hommes résolus, l'un malgré lui, l'autre de gaieté de cœur à abuser de sa bonne foi, à se jouer de sa tendresse et des souffrances maternelles.

Patoche était un peu plus propre que d'habitude. Il avait une chemise neuve et il avait brossé ses vêtements, l'habit, le gilet et le pantalon noirs immuables. Gironde était vêtu d'un complet gris de fer très moulé à sa taille et qui en dégagait toute la souplesse et l'élégance. Il était bien un peu pâle, mais puisque ses prières à Patoche avaient été vaines, puisqu'il fallait choisir entre deux alternatives, se déshonorer et se perdre, expier le crime, d'autrefois, ou se sauver en trompant cette mère, son parti était pris.

Au coup de sonnette de Marguerite, ils se levèrent de table tous les deux. Moriani resta dans la salle à manger, une petite pièce très obscure donnant sur une cour étroite aux murs jaunes. Patoche entra dans son bureau, là où trônait la caisse majestueuse, et alla ouvrir. Mme de Cheverny se glissa dans la bureau. Patoche referma la porte.

—Madame, dit-il, ayez toute confiance, vous êtes ici sous la protection d'un honnête homme. Vous n'avez rien à craindre.

Marguerite, violemment émue, le cœur tressautant à lui faire mal, se taisait, ne trouvant pas un mot. Elle regardait silencieusement autour d'elle, étonnée de ne voir que Patoche, l'interrogeant des yeux, en dépit de tout craintive et point rassurée.

—Calmez-vous, chère madame, il est ici ! dit Patoche.

—Au moins, fit-elle, recouvrant la parole, vous lui avez dit que je n'ai jamais cessé de l'aimer, de le regretter ? Vous lui avez dit que je suis innocente de son abandon ? qu'il n'a été arraché de mes bras que par la force, que par un crime ? Car ce fut pour éviter un crime que son père l'emporta, en cette nuit d'hiver ? Vous lui avez tout dit ? Vous n'avez rien caché ?

—Oui, madame, il vous attend, il vous aime.

—Et il est ici ?

—Après de vous, madame... son cœur débordait d'impatience. Un mot de vous, madame, et il sera dans vos bras, soyez forte. La trop grande joie est, comme la trop grande douleur, souvent dangereuse.

—C'est étrange, murmura la pauvre femme, je ne puis croire à tant de bonheur. Mon cœur est serré, je suis triste, et j'ai des pressentiments sinistres.

Elle soupira. Elle était assise dans l'unique fauteuil qui décorait le bureau de Patoche. La tête baissée, les mains sur les genoux, vêtue de couleur sombre, elle avait l'air en deuil. Patoche, discret, se tenait à l'écart, attendant ses ordres, ne voulant point l'importuner. Elle se tourna de son côté.

—Je l'attends, dit-elle. Qu'il vienne. Mais laissez-moi seule avec lui, n'est-ce pas ?

—Certes, madame.

Il s'inclina respectueusement et se dirigea vers la salle à manger. Presque aussitôt il reparait, tenant Gironde par la main. Celui-ci marchait la tête basse, comme un condamné.

—Madame, dit-il, soyez heureuse. Et toi, Pierre, donne-lui toute ta vie pour lui faire oublier ces vingt années passées sans toi.

Il se retira, mais il eut soin de glisser en partant à l'oreille de son complice :

—Je ne te perds pas de vue. De la salle à manger j'entendrai tout.

Marguerite et Gironde restaient en présence. Gironde ne la regardait pas pour ainsi dire. Il n'osait. Marguerite, seule, l'examinait, presque sans le voir, car ses yeux étaient voilés ; et ses lèvres étaient trop lourdes, trop chargées de sanglots pour qu'elle pût parler. Cette situation bizarre dura longtemps. Elle eût duré plus longtemps encore si Gironde n'eût prononcé un mot, un seul, d'une voix très basse, comme une plainte, comme un soupir, comme un suprême appel résumant les souffrances du passé et les espérances de l'avenir. Et ce mot fut : (A suivre)